VILLE D'AUVILLAR

(TARN-&-GARONNE)

Le Vieil Auvillar

HISTORIQUE
GUIDE ARCHÉOLOGIQUE

MONOGRAPHIE
PUBLIÉE PAR
L'ASSOCIATION
DES
AMIS DU VIEIL AUVILLAR

I.

Notice Historique

par M. l'Abbé Paul LASSERRE

Auvillar, campement de pêcheurs lacustres et de chasseurs rochassiers ; nid d'aigle de chefs de bandes, vicomté féodale, seigneurie et bénéfice modernes, chef-lieu de canton contemporain, vieille cité toujours, que le progrès tuerait en déplaçant les lignes de force d'un *modus vivendi* séculaire ! Que de drames historiques et humains se cachent sous ces simples chefs. Nous ne prétendons pas ici en donner le détail fidèle (1). Pour brosser l'ensemble rapide que nous nous assignons comme but, nous n'aurons recours qu'à des touches plus générales. Notre désir ici est d'intégrer Auvillar dans la série des lieux prédestinés — et il y en a force — où les hommes se ramassent, mûs par le souffle de l'Esprit.

De ces lieux, Auvillar a l'assiette et la contexture géographique. A l'extrême bord de la pente douce qui, de Lannemezan à l'arc de la Garonne, étale en éventail les déjections issues des démantèlements pyrénéens, haut sur le fleuve qui, tour à tour paisible et sauvage, baigne et creuse ses assises, tout voisin de lui, malgré tout, pour en tirer bénéfice, mais à l'abri de ses furies soudaines et tragiques, notre bourg serre ses maisons aux pieds de ses tours, face au nord, bastion avancé, sentinelle corsetée de l'or de ses pierres et du sang de ses briques, flanquant la Lomagne opulente et pittoresque. Au levant et au ponent, deux entailles profondes dans les *graves* l'isolent assez de voisins turbulents. Cependant qu'avec sa porte Lectoure il reste ouvert vers le sud auquel, d'ailleurs, le caractère ethnique de ses habitants, comme aussi sa phonétique nettement gasconne le rattachent sans conteste. Ses marchés bénéficieront longtemps des apports de la riche vallée de l'Arratz, tandis que son port fluvial apportera un débouché naturel à ses activités industrielles et commerciales. D'autre part, tour à tour maîtresse ou vassale en Lomagne, la ville n'aura pas besoin d'assurer de ce côté-là de défense spéciale. Un seul adversaire comptera qui, mieux que le temps, les luttes et tous les vandalismes, risquera de remporter une victoire pacifique : le XXe siècle, avec ses machines et ses facilités. La rude situation d'Auvillar n'est plus de taille à lutter dans un tel conflit. Mais la poésie des vieilles choses restera

(1) Nous renvoyons pour cela à l'étude érudite et plus complète de M. l'Abbé Bourgeat dans une précédente monographie.

qu'ont enrichie sans cesse de leurs apports les générations passées. C'est elle que l'on viendra chercher en Auvillar, c'est elle que, dans ses grandes lignes, voudrait retrouver ce travail.

Des prospections occasionnelles et sans méthode permettent d'assigner à Auvillar une existence préhistorique. Quelle était l'ampleur de la cité première ? Quelles étaient les activités de nos ancêtres primitifs ? Peut-être quelque spécialiste se décidera-t-il un jour à l'arracher aux secrets du passé : tout est à chercher dans ce domaine et nous nous interdisons toute hypothèse sur ce chapitre, nous bornant à relever qu'il en existe comme bases de recherches.

L'existence d'Auvillar se continue obscurément au cours des siècles. Ibères, Celtes durent successivement s'établir sur ce haut lieu. Les Romains y passèrent et laissèrent un chemin et son nom de *Villare* à notre Auvillar moderne. Une parenthèse ici pour faire raison d'une étymologie attirante mais hasardeuse. Des documents du moyen-âge mentionnent sous le nom d'*Altumvillare* l'Auvillar actuel. De là à reconstituer pour une époque plus ancienne le nom de Haultvillar — comme le fait le *vidimus* de la coutume d'Auvillar (1517, en plein humanisme), la tentation était trop forte, d'autant que la « Canson de la Crozado » orthographie notre ville Autvillar. Il semble, cependant, que le *au* de Auvillar ne représente qu'une crase gasconne de l'article défini. La biographie des Troubadours, en effet, mentionne que Marcabrun fut élevé par le seigneur Aldric del Vilar, et bien des textes romans l'orthographient de la même manière. Le *Haultvillar* refait sur l'hypothétique *Altumvillare* nous semble donc une de ces fausses étymologies que l'on trouve sous la plume des scribes du moyen-âge ou d'humanistes en mal de latinité. Quant à l'orthographe moderne *Auvillar*, rien ne la justifie phonétiquement ni historiquement. C'est une de ces erreurs dont les services topographiques furent si souvent coutumiers.

Du temps où s'opéraient les transformations du latin au roman, les grandes invasions déferlaient. Les unes, relativement pacifiques, s'assimilaient à une civilisation plus brillante : ce fut le cas du royaume wisigoth de Toulouse. D'autres, au contraire, scellaient dans le sang leurs documents de passage. Les Sarrazins, qui occupèrent le Midi au VIIIe siècle, ont laissé leur souvenir dans la côte qui porte leur nom, sans doute le théâtre d'une escarmouche; les Normands des vestiges d'une bataille à quelques kilomètres à l'est de la cité.

Ces incursions normandes, par la voie naturelle du fleuve, occasionnèrent les premiers essais de fortification de la ville où s'abritaient des pirates les pêcheurs du port.

Au XIe siècle, Auvillar se taillait au sein de la Lomagne une vicomté propre. Que furent ses premiers vicomtes? Probable-

ment des chefs de bandes. Si, en effet, Saxet donna vers 1120 une première coutume à la ville avec droit de leude sur le trafic fluvial, Vézian, un de ses héritiers, en profita pour rançonner les marchands. Ceux-ci s'en vengèrent en assiégeant la ville et en supprimant à la pointe de l'épée ce privilège devenu abusif.

Vint l'hérésie albigeoise, fléau spirituel doublé, sous couleur de Croisade légitime, d'une véritable curée du Nord sur le Midi ; les terres riches de chez nous avaient mis en goût les barons du Nord qui les virent en allant guerroyer en Espagne contre les Infidèles. A l'occasion de la campagne des Croisés, Auvillar, — à son dam, sans doute, plutôt que par conviction personnelle — passa au pouvoir de Montfort à l'époque de sa campagne autour de Moissac. Quelques cinquante ans plus tard, les Prêcheurs, nés de la Croisade, y établissaient un monastère qui vivra jusqu'à la Révolution.

Et l'histoire poursuit sa marche. Notre ville change de seigneurs et de suzerains. Elle n'échappe pas aux querelles de l'époque. Une tête émerge du lot de ses maîtres : Arnaud-Othon. Il eut des démêlés avec Raimon VII, le Ramondet de la *Canson de la Crozada*, laissa de nouvelles « Coutumes d'Auvillar » dont nous avons le précieux texte occitan et son nom à la porte séparant le bourg de la Sauvetat, porte dont l'horloge actuel occupe dignement la place.

Après — par un jeu de mariage — le rapide passage des Talleyrand-Périgord à la tête de la vicomté, c'est Arnaud-Garcie de Goth, frère aîné de Clément V, qui assure les destinées du pays.

Vient ensuite la famille d'Armagnac qui associera Auvillar à sa politique française dans la guerre de cent ans. Cela n'ira pas sans luttes, sans sacrifices. La « grand pitié » règne dans un pays infesté des bandes anglaises du Prince Noir et de ses successeurs. Auvillar en pâtira, déchiré entre les partis qui se le disputent.

La guerre finie, c'est au tour de Louis XI de faire valoir ses prétentions sur le pays. Sa politique de récupération entame les murs du clocher dans un nouveau siège de la ville.

Donné par Charles VIII à Charles d'Alençon, Auvillar passe ensuite au pouvoir des rois de Navarre, seigneurs de Labrit, les d'Albret. Là, encore, nouveaux sièges, nouvelles luttes. Les guerres de religions mettent aux prises les bandes de Montgoméry et de Monluc et, successivement, église et château subissent leurs violences. L'accès du Navarrais à la couronne, le 1er août 1589, met fin à ces guerres, rattache enfin Auvillar à la France et prépare son apogée.

Non que les troubles se calment aussitôt. Mais, passée la Fronde, les ruines se relèvent et, avec elles, l'industrie de la poterie qui s'oriente vers la faïencerie artistique et polychrome

et atteindra avec Lindor, faïencier du XVIIIe siècle, la perfection du génie. Parallèlement, s'épanouissait aussi l'industrie des plumes d'oie.

Entre temps, en 1645, à côté des Jacobins, Auvillar s'enrichissait d'un prieuré d'Ursulines de Gondrin. Après les éclipses de la Révolution et des lois de 1902, il y subsiste encore aujourd'hui.

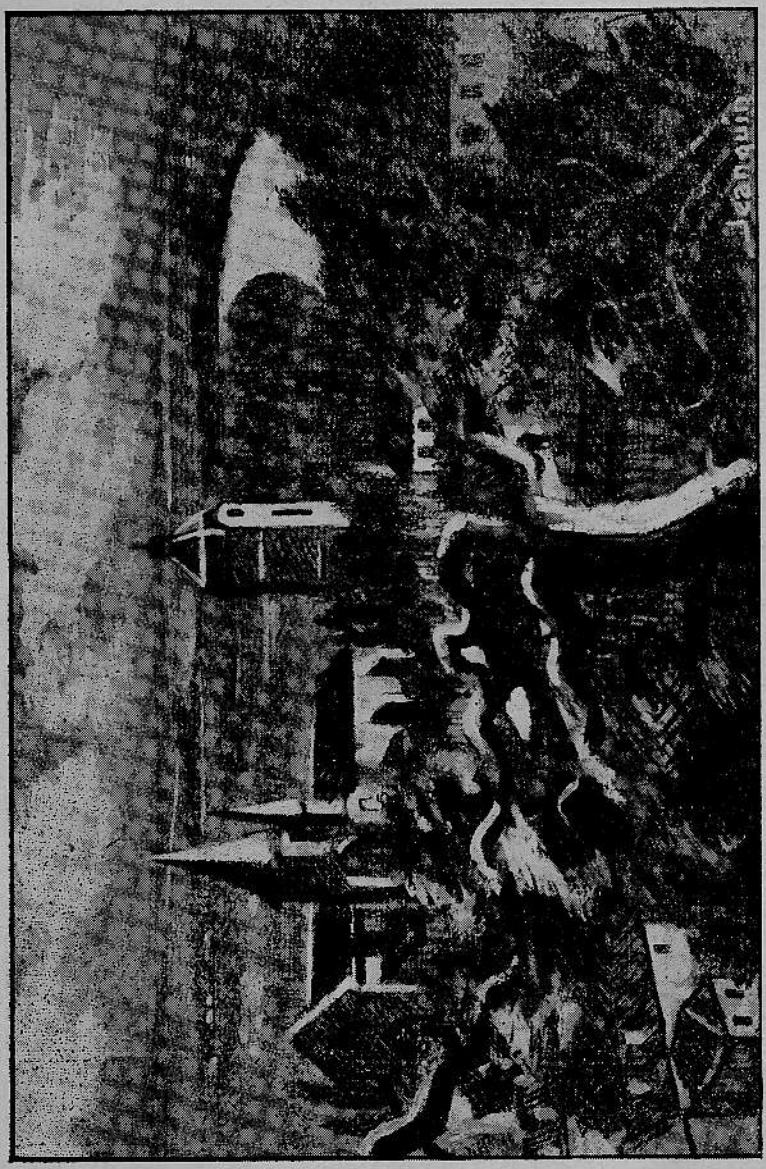
La Révolution, niveleuse et égalitaire, va marquer les débuts de la chute. Ses principes centralisateurs vont saper ce qui faisait le charme et la richesse du particularisme provincial. Si la faïencerie subsiste jusqu'à l'aube de notre siècle, c'est en végétant de plus en plus et en retournant vers la poterie rustique qui marqua son origine. Le chômage forcé qu'entraîna l'extinction des fours, invite tourneurs et bûcherons à chercher vers la ville un débouché rémunérateur à leur activité. La batellerie fluviale, toujours florissante depuis les débuts d'Auvillar, disparaîtra elle aussi avec les générations de marins capables de piloter sur la Garonne. On préférera au fleuve vivant mais capricieux le canal latéral à la Garonne, plus facile mais si banal, et le chemin de fer qui le borde.

Le travail de la terre, de son côté, après la ruine de la vigne par le phyloxéra et avec la routine invétérée de ses tenants lassera même les bras qui lui étaients demeurés fidèles et on l'abandonnera de plus en plus. La route d'Auvillar, difficile et accidentée, sera laissée de côté par ceux qui ne se laissent pas émouvoir par un pittoresque dont ils sont gavés, pour celle de la vallée de l'Arratz que le nouveau pont de Mondou amènera à la bastide plus moderne et mieux adaptée de Valence-d'Agen.

Et les cinquante dernières années verront s'accélérer la chute. Le vandalisme lui-même l'aidera puissamment. De honteux incendies viendront polluer nos cornières si originales autour de notre halle à la ligne toute florentine. La sévère porte médiévale de la Fontaine elle-même viendra user les pics des démolisseurs sous la solidité de sa prétendue ruine.. Un à un, avec les choses, les fils partiront, ramenés malgré tout par les vacances sous un climat particulièrement ensorceleur, rapprochés sur la fin de leurs jours du cimetière paisible qui dort au pied du clocher mutilé et de l'immense église blanche et ocre.

Et c'est la vie nouvelle qui commence, celle que le souvenir et le tourisme veulent rendre aux vieilles choses. Vie factice, diront les grincheux. Peut-être, mais vie toujours car, sous les rides et les mutilations de l'aïeule vibre toujours l'âme et palpite le cœur. Et cela, nul assaut, nul progrès ne le pourra tuer en Auvillar.

*
* *



VUE GÉNÉRALE

Ame d'Auvillar ! C'est elle que des siècles lourds d'histoire ont forgée jour après jour; c'est elle que les meurtrissures des luttes et des abandons ont pétrie d'un stoïcisme vainqueur; c'est elle qui vivra, immortelle dans la mémoire de ses fils ! Elle chante passionnée et fougueuse dans les strophes occitanes de ses félibres. Elle leur inspire leurs plus belles pages où le terroir s'incarne vivant et auréolé d'un halo de gloire sous le coup de baguette divin que le lyrisme donne aux réalités qu'il touche. Elle se dessine, lumineuse ou floue, à l'azur de ses joies ou la cendre de ses deuils dans le paysage mouvant et divers que l'œil émerveillé découvre par elle et depuis elle. Elle s'accroche à la paine des pans de bois fantaisistes, nids jaloux des générations qu'ils abritèrent. Le calme vert de ses promenades, le caprice de ses ruelles tortueuses aux maisons aveugles, telles les impasses d'une cité d'Orient, demeurent comme autant de havres où l'on croirait pouvoir trouver l'oubli. Et partout, vivant, imprégnant les parois, renaissant des ruines, un passé lourd de joies et d'angoisses lui donnent cette puissance d'envoûtement qui fait sa force, mais aussi ce charme que l'on est tout surpris de ne pas trouver désuet.

Telle est l'âme d'Auvillar. Telle est la vie que, par toutes ses gerçures, notre cité toujours généreuse veut verser à tous ceux qui savent que pour bâtir l'avenir il faut se tourner vers le passé. Passant, ne la dédaigne pas; arrête-toi quelques instants et prête ton oreille à la cantilène des pierres et des souvenirs que va murmurer le guide qui t'en parle à ton oreille accoutumée à d'autres bruits. Et puisses-tu continuer ensuite ta route, solidement appuyé sur le tuteur divin des vieilles choses.

Abbé Paul Lasserre,
Diplômé d'études supérieures méridionales de l'Université,
Lauréat de l'Académie des Jeux Floraux,
Professeur au Petit-Séminaire de Toulouse,
des « Amis du Vieil Auvillar ».

II.

Célébrités Auvillaraises

par l'Abbé Ch. BOURGEAT

(Notes biographiques)

MARCABRUS, *troubadour, XIIe siècle.* — Il existe deux traditions sur l'origine de ce troubadour : suivant la première, un riche bourgeois d'Auvillar, nommé Aldric, l'aurait recueilli, petit nouveau-né trouvé devant la porte de sa maison et l'aurait fait élever et instruire à ses frais. Il ne connut ni père, ni mère, d'où son surnom de *Pamperdut.* — Suivant la seconde tradition que lui-même adopta, ce fut bien Aldric qui le fit élever à ses frais, mais il connut sa mère; elle se nommait *Bruna,* et lui *Marc* d'où le surnom de *Marcabrus* ou Marcabrun, qu'il porta toute sa vie.

Ceci se passait dans les premières années du XIIe siècle, dans une ville de Gascogne, *probablement* Auvillar.

Un troubadour nommé Cercamons lui apprit ce que devaient savoir les troubadours de cette époque : réciter des romans, jouer de divers instruments de musique, faire des vers. Aux pastourelles de sa jeunesse succèdent les poésies d'esprit satirique, esprit qui est bien la marque personnelle de son génie : telle de ses allégories semble s'élever contre la puissance envahissante des rois de France; telle poésie s'en prend aux femmes dont il se complaît à dire du mal; censeur impitoyable des vices, surtout s'ils sont accompagnés de ridicule, il apporte dans ses critiques du sel, de la gaîté, de la variété, mais parfois aussi un cynisme qui rebute.

A l'encontre des poètes errants du Moyen-Age, Marcabrus voyagea peu : il alla seulement en Castille et peut-être séjourna-t-il quelque temps chez le comte de Foix.

On assure qu'il eut une fin malheureuse : fatigués de ses critiques, les seigneurs de la province de Guyenne l'auraient mis à mort.

D'après *Histoire littéraire de la France,* tome XX, p. 539-546, et *Histoire du Languedoc,* édit. Molinier, tome X, p. 215-217.

GUILLAUME DE CONTENSON ou CONTENSOUS (en religion *Vincent*) (1641-1674). — Né à Auvillar le 13 janvier 1641 de Jean de Contensous, docteur en droit, lieutenant en la judicature royale d'Auvillar et de Perrette Vilatte, fille d'un consul d'Auvillar, il était neveu de Philippe de Contensous, prévôt du

chapitre de Montauban et vicaire-général de Jean de Berlier, évêque de cette ville. En 1655, il entre comme novice chez les Dominicains du couvent de Montauban et, deux ans plus tard, fait profession à Toulouse. A 24 ans, il est professeur de philosophie à Albi, puis à Toulouse, enfin à Paris. Prédicateur de grand renom, il prêche avec succès à Toulouse, Rennes, Bordeaux, Beauvais. Epuisé par tous ses travaux, il meurt le 26 décembre 1674, à 33 ans, à Creil, dans l'Oise, où il venait de prêcher l'Avent et où ses supérieurs l'avaient envoyé se reposer. Il a son tombeau dans l'église de Creil.

Il reste de Contenson un seul ouvrage : *Theologia mentis et cordis*, en deux gros in-folio, théologie affective contenant des méditations de pensée très élevée, mais de doctrine rigoriste.

D'après Bezaudun : *Une gloire dominicaine : histoire du R. P. de Contenson. Montauban*, 1863.

HENRI DU GOUT D'ALBRET (1815-1854). — Né au château de Lassaigne, littérateur distingué, auteur des *Harmonies catholiques*, où l'influence de Lamartine, qui venait de publier les *Harmonies poétiques et religieuses* est évidente.

Mort sans postérité en 1854.

Général DE BRESSOLLES (1797-1874). — Directeur de l'artillerie. Félibre. Président du Conseil Général de Tarn-et-Garonne.

JEAN-BAPTISTE-VINCENT DE BRESSOLLES (1789-1861). — Frère du précédent. Dans leur maison natale, rue Saint-Pierre (voir plus loin, *guide archéologique*), le général et son frère avaient réuni de merveilleuses collections de souvenirs du vieil Auvillar. A ce titre, nous pouvons les considérer comme des précurseurs de notre Musée. Nous n'en déplorons que davantage la disparition de tant et de si précieux souvenirs !

Jean-Baptiste de Bressolles « avait fait encore et surtout, dit « Lagrèze-Fossat, des recherches très considérables sur une « foule de questions de philologie et de linguistique. C'est un « véritable malheur pour la science que les travaux de cet « homme, aussi modeste qu'instruit, n'aient pas été publiés !... « L'académicien de Saulcy qui le visita resta confondu d'éton- « nement devant son érudition, et Paul Lacroix (le bibliophile « Jacob) disait de lui qu'il ne pouvait comprendre où cet intré- « pide chercheur, si éloigné du foyer des lumières, trouvait les « renseignements toujours sûrs qu'il donnait avec bonheur aux « amis des lettres ».

CAVAILLEZ (1824-1893). — Poète lyrique du terroir, auteur de nombreux chants ou poèmes, parmi lesquels il convient de signaler *La Saint-Noé* qui demeurera célèbre dans Auvillar et à plusieurs lieues à la ronde tant que se perpétuera la non moins célèbre et pittoresque fête des vignerons, tous les ans, le dimanche de la Trinité.

Louis VERDIER (1869-1941). — Poète occitan. Auteur de nombreuses poésies relatives au folklore local.

III.

Les Faïenceries Auvillaraises

par M. l'Abbé Ch. BOURGEAT

Les « Vies des hommes illustres » d'Auvillar que nous venons d'esquisser nous amènent tout naturellement à consacrer quelques lignes aux anciennes faïenceries auvillaraises qui ont eu, elles aussi, leur célébrité et ont porté au loin, en France et à l'étranger, le renom de notre cité et de ses belles faïences.

Irons-nous jusqu'à prétendre que les poteries d'Auvillar peuvent se réclamer d'une origine gallo-romaine ? Hypothèse qu'aucun document ne confirme mais que diverses raisons rendent plausible.

D'abord, dans la région montalbanaise, une petite localité, *Cosa* (commune de Lamothe-Capdeville) était déjà célèbre à l'époque gallo-romaine pour ses poteries. (*Bull. arch. de T.-et-G.*, 1873, p. 178.)

Et puis, n'est-ce pas la terre elle-même qui, dès ces temps reculés, aurait suggéré à nos pères l'idée de cette industrie ? « Sur les hautes terrasses de Garonne, dit excellemment M. Pierre Deffontaines dans son récent ouvrage *Les hommes et leurs travaux dans les pays de la Moyenne Garonne* (*Agenais, Bas-Quercy*), Lille, 1932, les sols de *bouvées* des anciennes alluvions constituaient une bonne terre à poterie, et les nombreux bois taillis de ces terres peu fertiles facilitaient l'alimentation des fours. La région des confluents du Tarn et de la Garonne groupa cette industrie. Le principal centre fut Auvillar » (p. 290).

Quoi qu'il en soit de ces lointaines origines, souvenons-nous que les débuts de la faïencerie française ne remontent pas au-delà de 1600. Deux écoles sont en présence : Nevers et Rouen. Colbert qui ne voyait qu'à regret la France tributaire sur ce point de l'Italie ou de la Hollande, ordonne à tous les intendants généraux du royaume (édit de 1664) de provoquer la création de fabriques de faïence. Edit très sage, dont Colbert, mort en 1683, ne verra pas l'utilité immédiate : les guerres de la fin du règne de Louis XIV ayant tari les caisses de l'Etat, nombreuses furent les familles nobles et bourgeoises qui offrirent au Trésor leur argenterie ; la vaisselle en faïence allait remplacer, sur les plus belles tables, la vaisselle d'argent.

Ne serait-ce pas une explication de la multiplicité des fabriques et de la vogue de la faïencerie, durant tout le XVIIIme siècle ?

A Auvillar, les potiers (on disait aussi : les *tourneurs*, du nom de leur machine, *le tour*) étaient nombreux dès le début du XVIIme siècle. Sans doute formaient-ils déjà une association corporative, car le nom de l'un de leurs syndics nous est connu par une inscription lapidaire gravée sur un linteau de porte, rue Junqua :

JEAN BENECH
Syndic des tourneurs
EN L'AN 1613

Bordeaux fut, dans la 2e moitié du XVIIme et tout le XVIIIme siècle, le principal débouché de ces faïences ; « des colporteurs gênois venaient jusqu'au port d'Auvillar pour charger des bateaux entiers de poteries qu'ils vendaient dans les foires en suivant les cours d'eau. Bordeaux recevait beaucoup de ces poteries et en exportait au-delà des mers, en Bretagne et jusque dans les colonies. » (P. Deffontaines, p. 291.)

La faïence d'Auvillar, « solide sans être fine », bien résistante au feu, avait l'ambition d'imiter le Rouen ou le Gênes, soit en utilisant certains motifs décoratifs polychromes rouennais, soit en pastichant les couleurs italiennes.

Vers 1700, on comptait à Auvillar de 3 à 400 potiers, parmi lesquels des ouvriers nomades, venus de l'étranger : tourneurs flamands, saxons ou wurtembergeois, céramistes italiens, potiers maures ; en outre, de nombreux bûcherons et charbonniers, la plupart ariégeois, travaillaient dans les bois voisins pour alimenter les fours. C'est d'après les registres de catholicité d'Auvillar (nous dirions aujourd'hui d'état civil) que nous connaissons la présence et le séjour de beaucoup de ces étrangers dans notre bonne ville.

Pour occuper tous ces ouvriers ceux du pays et les étrangers, il y eut, de 1750 à 1789, 4 faïenceries. En 1811, on en compte 7. De 1811 à 1834, il y en eût jusqu'à 12 ou 13 : c'est l'apogée de la « fabrique » auvillaraise. En 1850, il s'en trouve encore 8, 7 en 1876. A partir de cette date, la décadence s'accentue : les ouvriers peintres et décorateurs sont partis l'un après l'autre ; les « fabriques » disparaissent ; seuls demeurent deux ou trois potiers, fabriquant des articles communs : assiettes, écuelles et terrines rouges. L'exportation ne se fait plus et l'écoulement régional est chaque année plus restreint : les porcelaines de Limoges ont tué les faïences auvillaraises.

Entre les années 1900 et 1904, les derniers feux s'éteignent définitivement dans les fours des deux dernières poteries Labau, Bréjoux...

Dans l'histoire de la faïencerie auvillaraise, deux noms de céramistes fameux sont à retenir : celui du peintre Mathieu Rigal, et celui de Lindor « dont le nom est resté légendaire », Lindor, à la fois peintre et mouleur.

I. — Mathieu Rigal, originaire de Saint-Clair, près de Valence-d'Agen, après avoir travaillé à Ardus, arriva à Auvillar vers 1750, devint peintre-décorateur à la « fabrique » Ducros, une des plus anciennes et des plus florissantes de la ville, établie dans une maison appartenant aux de Lamothe-Vedel, à l'extrêmité de l'impasse Saint-Pierre, près de l'église ; il se maria avec une auvillaraise en 1758 et ne quitta plus Auvillar. Les pièces signées Rigal sont recherchées ; ce sont, toutes, des faïences peintes en bleu, sur un émail légèrement azuré. Ses motifs favoris étaient les portraits, les scènes de chasse (oiseleurs, levriers), quelques paysages ; on a de lui également certains sujets religieux, et, ce qui est plus rare, des « faïences parlantes » pour enseignes.

Mathieu Rigal contribua beaucoup, par son talent, au succès et à la prospérité de la fabrique Ducros (devenue fabrique Castex en 1844, jusqu'à la fermeture des ateliers, vers 1875). A voir dans notre Musée, à défaut de faïences signées de cet artiste, un tableau représentant la Vierge avec l'Enfant-Jésus et saint Jean, signé « Rigal pinxit ».

II. — Dans une faïencerie établie au Fort et fondée en 1785 par un ouvrier flamand originaire de Bruges, nommé Landevert, travaillait un céramiste de grande valeur, à la fois mouleur et peintre, Italien d'origine : Lindor. Le rôle de Lindor dans la faïencerie auvillaraise est important. « Si l'on en croit les souvenirs des gens du pays, Lindor aurait apporté le secret ou plutôt la manière de fabriquer et d'employer les couleurs de réverbère. » (E. Forestié). Mais la tradition qui a fait de notre Lindor un héros légendaire, lui attribue sans aucun doute plus de pièces qu'il ne convient : vases ornés de bouquets et guirlandes de fleurs dans le goût de Strasbourg et de Marseille, ou faïences décorées à la manière des vases d'églises italiens. Dans son ouvrage sur les anciennes faïenceries de Montauban, Auvillar, etc... et auquel nous avons emprunté de nombreux détails de cette note, E. Forestié signale, comme les ayant vus, un buste de Lindor moulé par lui-même, un statue de déesse, deux bergères.

Notre Musée du Vieil Auvillar possède une tête de volontaire de 1793, posée sur une console représentant une curieuse tête de Jacobin, coiffée du bonnet phrygien; un bras mutilé tient un livre; on dirait que l'artiste a voulu dessiner le facies de Voltaire : ces deux œuvres, bien que non signées, paraissent pouvoir être légitimement attribuées à Lindor.

Nous nous permettons, en terminant, de signaler au touriste, visiteur de notre Musée, les pièces de faïencerie les plus intéressantes qui méritent de retenir son attention :

De nombreuses assiettes : 6 auvillar décorés rustique polychrome, imitation Nevers ou Rouen anonymes;

Deux grands vases d'ornementation;

Une grande jarre, avec de curieux cordonnés filetés sur la panse (provenant de l'usine Castex, à Marchet);

Un moule de bénitier signé « Marcellau, 1770 ».

Un buste de Napoléon;

Une série de terres cuites remarquables, représentant une biche sous bois et une chasse au sanglier, signées « Henri Busch, 1895);

Deux médaillons signés « Cisterne »;

Un service de fumeur, un encrier avec chien et croissant de lune, deux vases « Pierrot et Colombine », aux dessins très fins. Ces quatre pièces signées « André Bréjoux », un des derniers bons artistes auvillarais (1890-1900).

IV.

Guide Archéologique

par M. André BARRIÉ, Conservateur du Musée

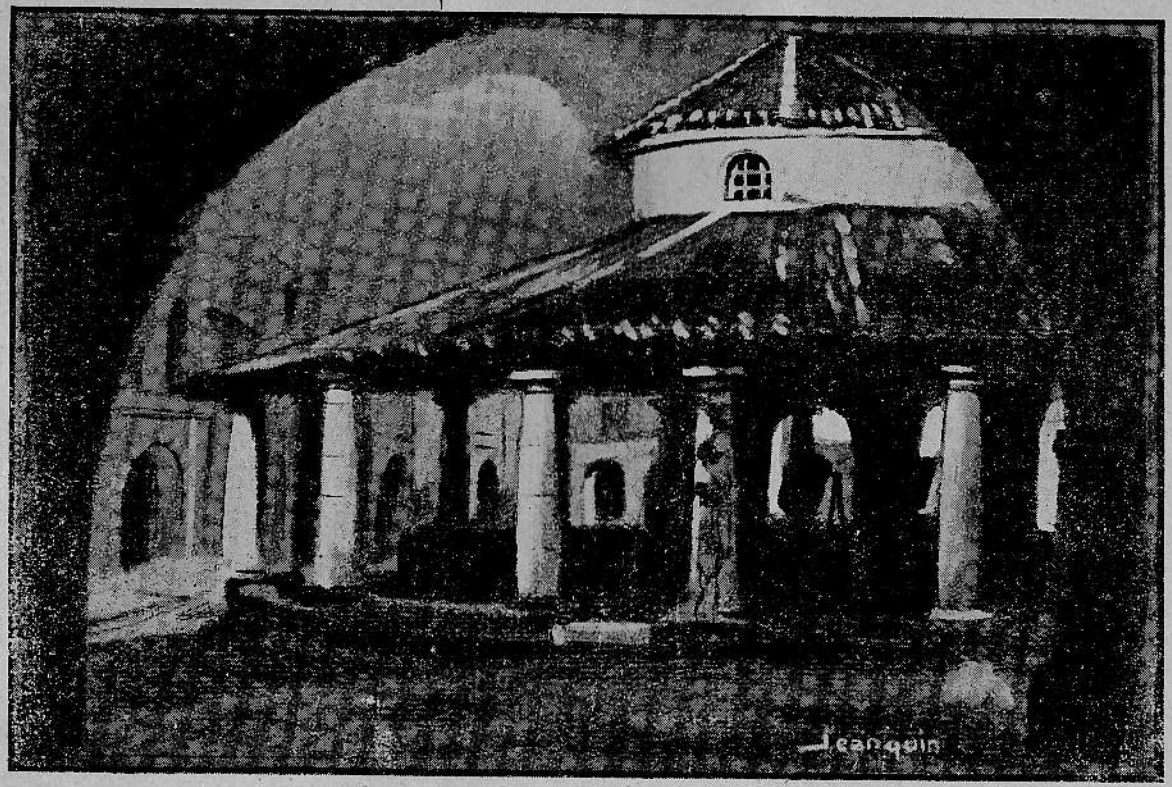
Nous supposons le visiteur arrivé sur la place de l'Horloge et nous attirons son attention sur la tour.

TOUR DE L'HORLOGE. — Construction à silhouette élégante (Louis XV) en briques et pierres ornée de moulures, sur l'emplacement de l'ancienne porte de ville désignée sous le nom de porte « Arnaud Othon », toiture en mansarde, surmontée d'une cage en fer forgé. La cloche volumineuse provient de l'ancien couvent des Jacobins et porte une inscription gothique.

LA HALLE. — Passons sous la tour de l'Horloge et en longeant la rue de l'Horloge nous atteignons la place de la Halle, au milieu de la place triangulaire s'élève la Halle, curieux édifice circulaire sur colonnade toscane avec bâtiment central dont l'arcature en plein cintre est remarquable par sa symétrie. L'édifice, quoique relativement récent (1824), présente un certain intérêt à cause de l'originalité de son plan circulaire.

Voir, à l'intérieur, deux mesures dont une, en pierre, appartient à la halle primitive.

PLACE DE LA HALLE. — Jolie place triangulaire du moyen âge. Cornières en plein-cintre et en anse de panier, maisons des



LA HALLE (Monument Historique)

XVIIe et XVIIIe siècles. Croix en fer forgé signée. Au fond des cornières commence la rue des Nobles, dont plusieurs maisons ont été détruites par un grand incendie en 1904. A droite, maison du XVIe siècle en pans de bois, en encorbellement, ornée de grosses consoles, moulures, accolades. Au fond de la rue, face à l'ouest, emplacement de l'ancienne porte de la Fontaine, démolie en 1921; près de la porte restes de fortifications avec meurtrières et barbacanes, contre la poterne s'élevait la maison dite du Pape Clément V, laquelle possédait un encadrement de baie orné d'armoiries épiscopales. Partant de cette rue une curieuse galerie voûtée en ogive, surmontée d'un chemin de ronde, communique au couvent des Ursulines. Revenez place de la Halle, longez les cornières à gauche, une petite rue conduit à la place du Château.

PLACE DU CHATEAU. — Emplacement de l'ancien château vicomtal où est aménagée une jolie promenade ombragée et véritable belvédère dotée d'une belle table d'orientation.

LE PANORAMA. — Nous nous trouvons ici en présence du point de vue le plus attrayant, le plus majestueux du bassin sous-pyrénéen. La Garonne, passant au pied de l'escarpement, donne à ce paysage une luminosité de cristal. Le visiteur ne se lasse pas de contempler cette majestueuse symphonie des couleurs, dans un enivrant spectacle, la lumière et les ondes se jouent à l'envi sur la profondeur immense d'une plaine luxuriante, sur une région les plus jolies et les plus ensoleillées de France.

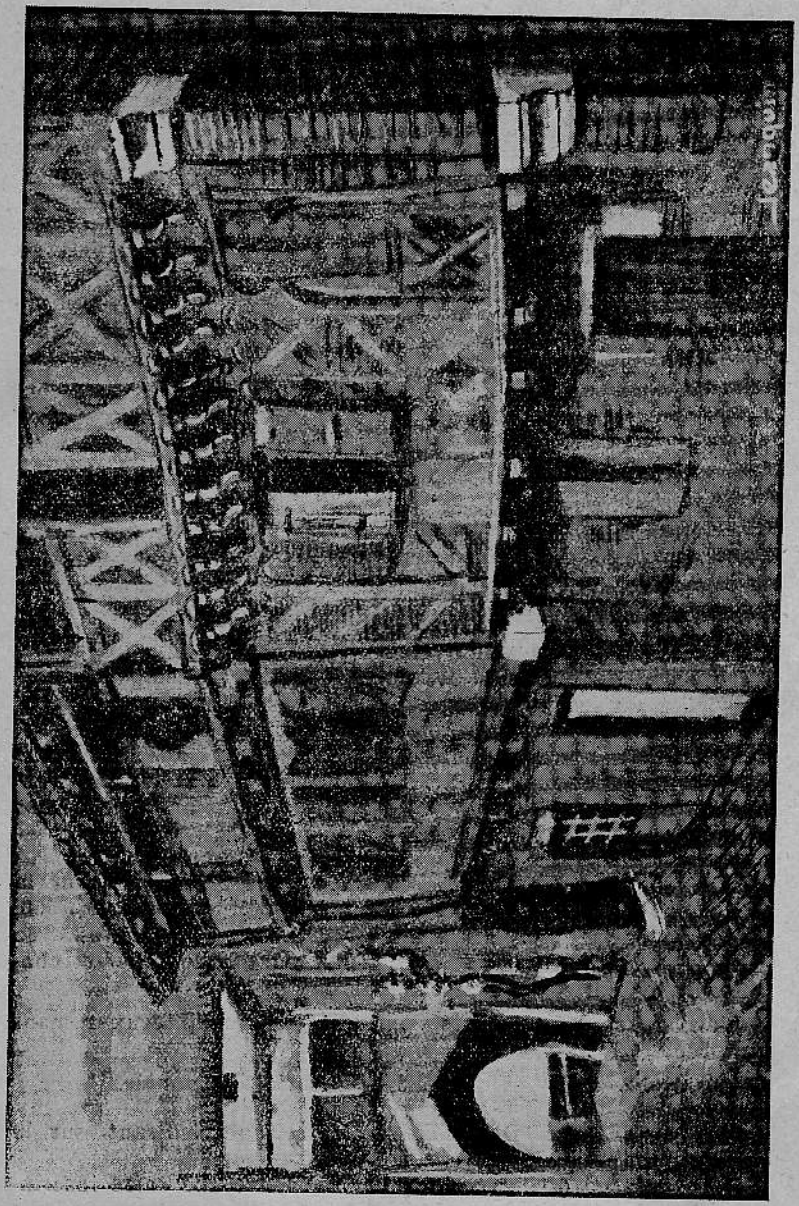
L'observateur, faisant face à la vallée, aperçoit, dans les premiers plans, au bas de l'escarpement à gauche, l'ancien port d'Auvillar, ainsi que le nouveau pont, ouvrage d'art remarquable; sur l'autre rive, le clocher d'Espalais émerge au-dessus des peupliers.

Dans le lointain, allant de gauche à droite, les villes et villages se succèdent dans l'ordre suivant :

Le coteau de l'Ermitage d'Agen, Donzac, Lamagistère, Clermont-Dessus (sur le coteau), Golfech, la prospère ville de Valence-d'Agen, qui estompe sur la plaine la blancheur de son église et de son clocher, le château historique de Castels (sur le coteau), Goudourville, le château moyenageux (sur le coteau), l'église médiévale, Pommevic, église romane, Saint-Vincent-Lespinasse (sur le coteau), Piac, Malauze, Sainte-Rose, Boudou, les coteaux de Moissac, Saint-Nicolas-de-la-Grave, Castelsarrasin, Montech, Castelmayran, Cordes-Tolosanes, Merles, le château de Candes.

Ces villes et villages ne sont visibles que par un temps clair. Conseil est donné aux touristes de se munir de jumelles.

Après cette visite revenir place de la Halle, prendre la rue Saint-Pierre (à gauche), sur le côté droit, maison natale du général de Bressoles, avec plaque commémorative, façade en



Rue des Nobles - Maison du XVIe siècle.

encorbellement du xve siècle. Porte avec moulures en accolade. Un peu plus loin, à gauche, porte Louis XIV, datée 1634, avec pilastres triglyphes, moulures, monogrammes. Quelques mètres plus loin, deux immeubles du xvie siècle. Au fond de la rue se dresse l'église Saint-Pierre.

L'EGLISE SAINT-PIERRE, monument historique.

Façade romane du xixe siècle, dans le style du xive siècle. En entrant s'offre une belle perspective de l'ensemble. Les cathédrales de certaines villes plus importantes lui envieraient certainement ses dimensions imposantes, ses trois nefs hautes et spacieuses.

GRANDE NEF. — Gros piliers octogonaux avec frises aux sculptures variées du xvie siècle.

Sur la face sud du premier pilier à gauche en entrant on remarque une inscription tumulaire. Bénitier en marbre rouge époque Louis XIV. Chaire du xviie siècle en bois sculpté et doré avec cul de lampe.

Piliers de l'arc triomphal du chœur, chapiteaux romans du xiie siècle, voûtes à liernes et tiercerons style flamboyant xve siècle avec deux clefs de voûte dont l'une représente le blason d'un vicomte d'Auvillar. L'autre représente Saint Pierre avec une clef et les initiales S. P.

Derrière le maître autel rétable monumental du xviie siècle. Véritable chef-d'œuvre en bois sculpté et doré : le temps a patiné la vieille dorure, lui donnant des tonalités superbes. Quatre colonnes torses, sur lesquelles s'enroulent les pampres de vigne, sont d'un travail remarquable; sur un panneau, côté de l'Evangile, statue de Saint-Jean-Baptiste, du côté de la sacristie, Saint-Pierre, patron de l'église, sur le fronton, au sommet, le Christ triomphant.

NEF LATERALE GAUCHE. — A gauche en entrant, sur la face nord du premier pilier, inscription tumulaire datée 1560. Autel du Sacré-Cœur, grille fer forgé (Louis XV). Travée avec clef de voûte du xive siècle avec effigie pontificale, pilier et chapiteau avec cariatide, baie originale xive siècle.

L'arcade et ses colonnes couronnées de chapiteaux romans xiie siècle.

Absidiole, ancienne chapelle seigneuriale remaniée.

NEF LATERALE DROITE. — A droite en entrant, sur la face sud du premier pilier, inscription commémoriale datée 1604. Sur la face sud du deuxième pilier se trouve une autre inscription des plus intéressantes de l'église car elle constitue une belle page d'Histoire locale.

Clocher de l'Eglise Saint-Pierre

Monument Historique - Vu du Cimetière

Elle relate la restauration du monument commémoré en 1604, terminé en 1620.

Sur le même pilier nom du maître d'œuvre Jean Léglise, qui dirigea la restauration en 1620. Chapelle du Rosaire xvie siècle, rétable Louis XIII en bois sculpté et doré, orné de deux reliquaires : Saint Clair, Saint-Augustin. Croix processionnelle Louis XVI en bois sculpté et doré ornée de deux statuettes : le Christ et la Vierge Marie. C'est la croix d'une ancienne crypte du Saint-Esprit. Entrée par une trappe dans la chapelle du Rosaire, arc d'origine soutenu par des culs de lampe. Emplacement d'une piéta époque xve siècle.

EXTERIEUR DE L'EGLISE. — Côté Nord, face à la Garonne : constructions néo-romanes ixe siècle, tombeaux sous arcades germinées, chapelle romane Saint-Jean constituée par une tour demi-cylindrique dont deux rangées de modillons supportent un entablement en double larmier.

CHEVET. — Un contrefort médian est orné d'une croix dont chaque croisillon est terminé par trois fleurons.

COTE SUD. — Un bas-relief situé sur un contrefort d'angle représente probablement le soleil.

Les murs sont surmontés de plusieurs gargouilles xve siècle, à côté de la porte du cimetière subsistent les vestiges d'une tour carrée construite au xvie siècle. Cette tour fut démolie en partie pendant les guerres de religion du xvie siècle et en 1794.

Sur les substructions de cette tour, on voit, à la hauteur des yeux, la remarquable inscription tumulaire qui mentionne l'inhumation d'un chapelain de l'église en 1186.

En sortant du cimetière, place de l'Eglise, sur un mur parallèle à la façade, monogramme du Christ et de la Vierge. Reprenant la rue Saint-Pierre au début, prendre une ruelle à gauche conduisant à la Place du Palais où est installé le Musée du Vieil Auvillar.

MUSEE. — Le Musée contient des collections curieuses et variées :

Objets préhistoriques, numismatique, armes anciennes, série de lampes archaïques, tableaux anciens et modernes, collection lapidaire, sculptures médiévales, souvenirs d'histoire locale, maquettes, fers forgés, objets délaissés des habitations rurales, cadrans solaires, souvenirs de l'artisanat, portraits d'enfants distingués d'Auvillar, ancienne horloge fer forgé 1760. On y admirera surtout de jolies pièces de faïencerie locale des xviiie et xixe siècles. Un ensemble de poteries rustiques et de terres cuites artistiques signées.

Il y a là une documentation des plus précieuses pour l'histoire du vieil Auvillar et c'est l'originalité propre du Musée.

PLACE DU PALAIS. — Remarquer l'ancienne Maison des Consuls avec son portail monumental Louis XV, ainsi qu'une tourelle polygonale en encorbellement sur une doucine d'un élégant profil géométrique. Epoque de cette tour : XVIe siècle.

De cette place regagner la tour de l'Horloge par la rue du Palais (rue de la Mairie).

Quand nous sommes sur la place de l'Horloge, nous apercevons « Les Moines », véritable nid de verdure où l'on remarque une porte monumentale datée 1732. C'est l'entrée de l'ancien couvent des Jacobins, fondé en 1275, dont il subsiste une salle souterraine voûtée, considérée comme une impasse ancienne prison des moines.

A l'extérieur plusieurs points de vue sont signalés aux touristes.

PANORAMA DU CAP-DU-PECH. — Superbe vue d'ensemble sur la ville et la vallée de la Garonne.

PLATEAU DU MOULIN. — Point de vue des plus élevés de la région et d'où l'on découvre un immense panorama circulaire : au nord et à l'est, la vallée de la Garonne, à l'ouest les coteaux du Gers, au sud les plateaux de la Lomagne, aux paysages les plus séduisants.

Quand l'atmosphère le permet la chaîne presque entière des Pyrénées se dessine nettement à l'horizon.

Les touristes compléteront leur visite par une excursion au vieux port d'Auvillar en descendant par le Peyrat, ancienne voie romaine. Ce faubourg à proximité du fleuve est un lieu plein de poésie bien attrayant. L'église du lieu, sous le vocable de Sainte-Catherine, est l'ancienne chapelle des Marins remaniée au XIVe siècle par le Pape CLÉMENT V (Bertrand de Goth) dont le frère était vicomte d'Auvillar. Portail en ogive muni de colonnettes cylindriques.

Au-dessus du porche est encadré un monogramme du Christ du IXe *siècle*. Chrisme fort intéressant flanqué des lettres grecques A *(apha)*, ⲱ *(oméga)*, P *(rho)*, X *(chi)*; l'S du bas signifie *salvator*.

La partie méridionale parallèle à la façade est composée d'une arcature plein cintre décorée de moulures en briques. Chaque arcade abrite un tombeau contenant une ou plusieurs sculptures.

Cette construction, la plus ancienne d'Auvillar, date de l'époque Carlovingienne.

Gare desservant la ville d'Auvillar :

VALENCE-D'AGEN

Distance, 5 kilomètres. Route G. C. N° 11

SERVICE D'AUTOBUS QUOTIDIEN

Départ d'Auvillar : 7 h.

Départ de Valence-d'Agen : 17 h.

(Tous les jours de la semaine, sauf le Dimanche)

Le Samedi : Départ d'Auvillar : 6 h.

Départ de Valence-d'Agen : 18 h.

3me trimestre 1947.

IMPRIMERIE
R. CLAD - M. BONNEVIE
BEAUMONT-de-LOMAGNE